

# A 210

DOSSIER DIFFUSION



# HIMMELWEG

De Juan Mayorga - Mis en scène par Jasmina Douieb

## Infos pratiques

---

**TEXTE**

Juan Mayorga

**TRADUCTION**

Yves Lebeau

**MISE EN SCÈNE**

Jasmina Douïeb

**INTERPRÉTATION**

Jean-Marc Delhausse

Luc Van Grunderbeeck

Michelangelo Marchese

**SCENOGRAPHIE**

Renata Gorka

**SON ET IMAGE**

Sébastien Fernandez

**DRAMATURGIE**

Ana Rodriguez

*Un spectacle de la compagnie Entre Chiens et Loups en coproduction avec l'Atelier 210 et en partenariat avec le Rideau de Bruxelles.*

**EN TOURNÉE**

Du 4 au 31 mars et du 15 avril au 1<sup>er</sup> mai 2013

prix de vente Belgique 1<sup>ère</sup> date: 3900€

**CHARGÉE DE DIFFUSION**

Laurent Ska

laurent@atelier210.be

+32 (0) 2 732 16 39

## Le spectacle

---

*Il y a ce que l'on voit, ce que l'on veut bien voir et ce que, saturé d'images, on ne voit plus...*

Non loin de Berlin, pendant la Seconde Guerre mondiale, un camp de civils. Ici, un vieil homme se promène, un couple prend l'air sur un banc, des enfants jouent à la toupie. Là, le sourire de bienvenue du maire de ce « charmant ghetto juif ». Et si tout ceci n'était qu'une mise en scène imaginée par les nazis, macabre artifice destiné au regard du délégué de la Croix-Rouge ?

S'inspirant du camp de concentration « modèle » de Theresienstadt, Mayorga écrit un texte fascinant sur notre étonnante capacité à nous aveugler.

### **Himmelweg, du passé au présent**

*« L'histoire est comme Janus, elle a deux visages : qu'elle regarde le passé ou le présent, elle voit les mêmes choses »*

Maxime Du Camp

### **La fiction peut-elle dire le vrai, le passé dire le présent ?**

Au cœur de la Seconde Guerre mondiale, un délégué de la Croix Rouge, Maurice Rossel, visitait un camp, et devenait malgré lui un acteur dans la mise en scène imaginée par les nazis. Celui qui avait été envoyé pour voir n'a rien vu. Il a photographié la mise en scène des bourreaux, et s'est mué lui-même en complice de ce qu'il cherchait à dénoncer.

Les trois personnages de ce récit éclaté sur la mémoire sont enfermés dans leur demi-conscience, sorte de purgatoire atemporel où ils sont à jamais pris dans les filets de leur aveuglement et de leurs silences.

Par cette pièce où passé, présent, ici et là-bas se mêlent, Mayorga nous montre à quel point nous continuons à fermer les yeux face à l'horreur et à la barbarie dans le monde actuel. « Himmelweg » est une parabole sur notre éternel aveuglement et sur cette attitude un peu schizophrène qui nous fait oublier les atrocités du monde pour pouvoir continuer à vivre soi-même paisiblement.

Car il s'agit ici de questionner notre rapport à ce qu'on voit, à ce qu'on veut bien voir et à ce que, trop abreuvés d'images, on ne voit plus ...

Quel est notre rapport aujourd'hui à la réalité ? Et où se situe la réalité ? Où commence la fiction quand on capture (et le mot est choisi à dessein !) le réel ? Ce réel qui une fois capturé devient une image figée, porteuse du sens que l'on choisit de lui donner...

Le témoignage n'est-il pas toujours une voix construite ? La fiction peut-elle s'emparer du réel et dans quelle mesure n'est-elle pas parfois plus à même de dire le vrai... ?!

Quel est le statut de l'image dans nos vies ? Quelle est la responsabilité du témoin et de celui qui regarde ensuite... ?

Les trois culpabilités de ces personnages-témoins se répondront ainsi dans un entrecroisement de je et de jeux.

Malheur à ceux qui ne voudront pas jouer la comédie orchestrée par le Commandant : ils devront se souvenir, nous souffle-t-il sarcastique, que tant que l'on joue, on ne se trouve pas dans les trains...

Ces trains qui viennent, à l'aube de chaque jour, à six heures exactement, se figent devant l'horloge arrêtée, et dont les passagers remontent la rampe de ciment qui relie directement la gare d'arrivée à ce que l'on appelait l'infirmerie : « Le chemin du Ciel », Himmelweg, sans savoir encore, dit-on, où ils allaient exactement...

C'est sur ce chemin vers le ciel que nous errons, entre hier et aujourd'hui : la fumée s'est arrêtée, l'herbe a repoussé sur les souvenirs fantomatiques des pas qui se sont tus.

La structure du texte, « cubiste » dans sa mise à plat de la perspective temporelle, nous donne une vision explosée de l'expérience qu'a vécue le délégué. Nous sommes tantôt en pleine guerre, le jour de sa visite, tantôt juste avant, tantôt juste après, longtemps après, aujourd'hui,... De cette façon, les différents niveaux de temps ont l'air de se répondre dans un dialogue où le spectateur sera amené à questionner son propre présent. La fragmentation semble même contaminer le style et le langage des personnages qui s'expriment dans une langue parfois datée parfois totalement d'aujourd'hui.

La pièce s'ouvre sur les paroles du délégué de la Croix-Rouge qui raconte son engagement, toujours au service des autres : "C'est à l'instant où je redescends de la rampe que je pose ma main sur la porte du hangar... et je me souviens encore, à ce contact, du froid qui me prend les doigts...". Il aurait suffi alors qu'il ouvre la porte...

Et le commandant d'avouer, après-guerre toujours, qu'il aurait lui aussi voulu qu'à un moment quelqu'un trahisse la supercherie, un instant, un seul. « Et si on refuse de le faire ? dit Gottfried - Si on refuse de sortir du baraquement ... il arrive... il n'y a personne, les rues sont vides... ». Mais elles furent pleines, avant d'être vides à nouveau... et le temps seul parle. Toute la force magistrale du théâtre est là, la question du masque, du jeu, du je, et du théâtre de la vie.

## Le théâtre comme révélateur de fiction

*« L'homme ne s'avise de la réalité que lorsqu'il l'a représentée et rien jamais n'a pu mieux la représenter que le théâtre »*

Pier Paolo Pasolini, Affabulazione

La visite de Maurice Rossel à Theresienstadt, comme le dit Mayorga lui-même, est en quelque sorte le reflet de la mission de la philosophie et de la mission de l'art. Ces deux missions coïncident : dire la vérité. Ce qui ne signifie pas qu'elles possèdent la vérité ni qu'elles sachent l'exprimer, poursuit le dramaturge, mais bien qu'elles ont la vérité comme horizon. Comme la philosophie, l'art dévoile la réalité, la rend visible. « Parce que la réalité n'est pas évidente en soi. Pour le dire d'une autre manière : la vérité n'est pas naturelle ; la vérité est une construction. Il faut un artifice qui nous montre ce que l'œil ne voit pas. » Et le théâtre est l'artifice le mieux choisi pour dire le vrai car il est l'acte politique par excellence : en réunissant une assemblée, il convoque la cité et dialogue avec elle.

Or, Mayorga se garde bien de faire de ses textes un théâtre de thèse visant à exprimer ses convictions et à en convaincre les spectateurs. Il écrit essentiellement pour les questions que ces derniers seront amenés à se poser, pour le doute qui pourrait s'insinuer en eux. Mayorga écrit un théâtre de pensée duquel « le spectateur ne doit pas sortir chargé d'idées mais d'une impulsion critique ».

Sur scène, Les acteurs seront en permanence placés derrière un écran, comme un voile d'images entre eux et le monde, image même de leur aveuglement. En effet, l'idée centrale est de partir de la notion de demi-conscience et de demi-aveuglement. Pourtant l'écran est léger et ténu, il laisse entrevoir ce qu'il y a derrière, pour peu qu'on l'éclaire...

Cet écran de tulle séparera la scène de la salle, et sur celui-ci seront projetées des images. Ces images seront de plusieurs types : des images d'archives de Terezin, des images d'aujourd'hui de Terezin, des images filmées des scènes comme elles auraient été jouées devant le délégué de la Croix-rouge (images que nous appellerons images de propagande et qui seront en couleur), et des images des répétitions de ces scènes(en noir et blanc).Elles baveront par transparence sur les acteurs et sur le mur du fond.

## Dramaturgie

*« On l'appelle la mélancolie de l'acteur. Le rideau tombe et la vie doit continuer. La vie doit continuer, mais comment ? Le rideau tombe, tu as ton marteau à la main. Tu as les mains. Les pieds, le corps. Mais, tout ça, tu en fais quoi le rideau tombé ? Les acteurs savent tout ce qu'il y a à savoir de la vie, Gerhard. Derrière les mots, les gestes, il n'y a rien, voilà la vérité. »*

Juan Mayorga, Himmelweg

Comme pour toutes les pièces de Juan Mayorga, le thème de départ, celui que l'on pense saisir à première vue, n'est qu'un premier questionnement qui est posé là au lecteur-spectateur. Sa constatation de départ est la suivante : cet homme, qui dit de lui-même qu'il est « les yeux du monde », qui était là pour « voir », pour regarder et vérifier, n'a rien vu. Cet homme qui aurait pu dénoncer les crimes contre l'humanité n'a pas pu rendre compte des atrocités du camp, non pas seulement parce qu'on les lui aurait cachées derrière une sordide mise en scène, mais surtout à cause de sa propre fragilité humaine.

*« A première vue, Himmelweg est une pièce de théâtre historique. En réalité, la pièce est-elle se veut être - une pièce sur l'actualité. Cela parle d'un homme qui ressemble à presque toutes les personnes que je connais : il a une sincère volonté d'aider les autres ; il veut être solidaire ; il a horreur de la douleur d'autrui. Néanmoins, comme la plupart des gens que je connais, cet homme n'est pas assez fort pour douter de ce qu'on lui dit et de ce qu'on lui montre. Il n'est pas suffisamment fort pour voir avec ses propres yeux et nommer avec ses propres mots ce qu'il voit. Il se contente des images que les autres lui donnent à voir. Et avec les mots que les autres lui donnent. « Chemin du ciel », par exemple. Il n'est pas suffisamment fort pour découvrir que « Chemin du ciel » peut être le nom de l'enfer. Il n'est pas suffisamment fort pour voir l'enfer qui se déroule sous ses pieds. »*

Himmelweg », comme d'autres pièces de l'auteur (« Lettres d'amour à Staline », « Le jardin brûlé », « Le rêve de Genève »), part d'un fait historique pour parler des hommes d'aujourd'hui, de l'actualité – nous verrons le sens que Mayorga donne à cette « actualité » - et de propos universels à l'homme. À travers notre analyse dramaturgique nous tenterons de montrer comment l'auteur construit son œuvre à partir d'un fait passé, et touche son public contemporain, *ici et maintenant*, créant une expérience propre à chaque spectateur.

Pour aborder l'histoire, nous constatons que la première stratégie dramaturgique de l'auteur est de situer l'action dans un espace-temps assez indéfini, très flou.

Si nous sommes bien conscients qu'il fait allusion à l'Allemagne nazie et que nous sommes plus ou moins en 1944, en pleine Seconde Guerre mondiale, il faut noter néanmoins qu'à aucun moment il n'emploie les mots : « Nazi », « SS », « Camp de concentration ou d'extermination ». Hormis le fait que le Commandant parle de la « Synagogue » et de « zone de repeuplement juive », aucun signe distinctif n'est donné. Il ne cite aucune date ni année précise. Au début de la pièce, nous sommes invités à entendre *au présent* le monologue du délégué de la Croix rouge, qui raconte son expérience pendant la guerre. En même temps, *au présent* toujours et au même titre que le délégué, nous sommes invités par le Commandant à visiter le camp. Mayorga joue avec ce temps, en sautant du présent au passé sans transition, et nous nous trouvons, nous spectateurs, à la place de ce délégué. Pendant le monologue du Commandant, nous sommes considérés comme des visiteurs conviés à inspecter le camp, sauf que selon ce qu'il nous expliquera, les juifs et les baraquements ne sont plus là; il ne reste que le *Himmelweg*, cette rampe de ciment qui relie les quais de la gare d'arrivée des convois à l'infirmerie, c'est-à-dire, à la mort... Cette confusion temporelle fait en sorte que nous ne savons plus exactement dans quel temps nous nous trouvons, ce qui a pour effet de rendre d'actualité ce moment daté. Mayorga situe uniquement la ville où le délégué a vécu pendant la guerre, Berlin, et il dit qu'il va visiter « un camp d'internement civil », ce qui fait beaucoup plus « présentable » et « sonne mieux » à nos oreilles.

De même pour les noms des personnages : « Elle », « Lui », « Le Garçon », « La Fillette » : le peuple des juifs prisonniers du camp est totalement désindividualisé ; ce ne sont que des ombres, des personnages banals d'un groupe, ils sont « eux » et « tout le monde » en même temps réunis dans ce nom de « Elle », « Lui », etc. Les trois personnages principaux sont : Le délégué de la Croix rouge (le « vérificateur »), Le Commandant (le metteur en scène de la macabre comédie) et Gottfried (interlocuteur et traducteur du Commandant auprès du peuple juif et guide de la visite du camp, il sera présenté dans la mise en scène comme « maire de la ville »). A l'exception de ce dernier, les deux autres sont nommés par leurs fonctions respectives. Le « Commandant » est le commandant du camp, mais aussi le commandant de la représentation théâtrale. Il pourra aussi - nous le verrons ensuite - commander la vie ou la mort de ces juifs.

L'« impersonnalisation » du personnage du délégué est flagrante car Mayorga ne le nomme même pas. Dans sa pièce il n'y pas une première page ni quelques lignes avec les noms de ses personnages. Le monologue du délégué ne commence pas non plus par « Le délégué de la Croix rouge : ». La pièce commence directement par la parole lâchée de cet homme, comme un témoignage écrit en un gros bloc, de façon narrative et épique. De cette façon, cet homme pourrait être chacun de nous. C'est un homme « anonyme » qui se présentera lui-même dans son récit : « *J'étais venu en Allemagne comme délégué de la Croix rouge* », *comme si cette fonction et le hasard qu'il se soit trouvé à cette époque à exercer cette fonction était la seule chose qui le différencie de nous.*

Lieux et personnages sont de cette manière universalisés, ce qui explique d'autant plus que cette pièce ait touché de nombreux pays par ses mises en scènes. Elle porte en elle une réflexion qui englobe toute l'humanité : des Argentins jusqu'aux Anglais, en passant par les Norvégiens... Nous voyons, par ce fait historique, à quel point Mayorga parvient à parler de l'actualité d'une façon détournée

Dans un second temps, nous pouvons remarquer que l'auteur nous fait complice dès le début d'un de ses personnages. La pièce « Himmelweg » s'ouvre sur le témoignage du délégué de la Croix rouge. Nous sommes d'emblée interpellés par cette confession, et notre vision est guidée par ce point de vue-là. Témoins d'un secret qu'on nous aurait livré, nous lisons la suite de l'histoire en connaissant les rouages du mensonge dont le délégué lui-même a été victime : la mise en scène d'une morbide comédie dans un camp de concentration.



## L'équipe

---

### L'auteur : Juan Mayorga

Né en 1965 à Madrid, Juan Mayorga est licencié en 1988 en Philosophie et en Mathématiques à l'Université de Madrid. Il poursuit ses études à Münster (1990), à Berlin (1991) et à Paris (1992).

Il obtient son doctorat de Philosophie en 1997. Ses recherches philosophiques autour des thèmes de la politique et de la mémoire chez Walter Benjamin ainsi que de nombreux essais sur le rapport du théâtre, de la dramaturgie avec l'histoire, sont publiés dans des revues spécialisées en Espagne et en Allemagne.

Depuis 1998 il enseigne la dramaturgie et la philosophie à l'Ecole Royale Supérieure d'Art Dramatique à Madrid. Juan Mayorga est également membre fondateur avec Jose Ramon Fernandez, Luis Miguel Gonzalez Cruz, Guillermo Herras et Raul Hernandez Garrido du Collectif Théâtral El Astillero. Lauréat de plusieurs Prix dont le Prix Celestina du meilleur auteur de la saison 1999 / 2000 et Prix Borne pour sa pièce « Lettres d'amour à Staline », Prix Calderon de la Barca pour « Mas ceniza » (« Plus de cendres ») en 1992. Quasiment toutes ses pièces ont été mises en scène, publiées en Espagne et à l'étranger, traduites entre autres en italien, français, allemand, grec, portugais, anglais, croate, roumain.

### La metteur en scène : Jasmina Douieb

Comédienne depuis 10 maintenant, Jasmina a expérimenté diverses formes théâtrales qui lui ont permis de se forger une expérience variée d'interprète : du théâtre réaliste français avec *Chaos debout* (Véronique Olmi) par Michel Bogen, à l'expressionnisme de Von Horvath (*Légendes de la forêt viennoise*) ou d'Alain Van Cruyten (*Steph*), en passant par la commedia avec Carlo Boso (*Les jumeaux vénitiens* de Goldoni), Marivaux, Shakespeare, Harold Pinter, Wajdi Mouawad ou Fabrice Melquiot, ou encore le théâtre de proximité avec Philippe Vauchel (*Comme une scène*)...

Parallèlement à son parcours de comédienne 'employée', elle a depuis le départ eu très à cœur de mettre sur pied des projets personnels. Il lui fallait tracer son chemin propre et définir ses objectifs dans ce métier. Ainsi, elle a tracé un bout de chemin avec la Compagnie Chéri Chéri : *Yvonne, princesse de Bourgogne* dans le Parc Royal ou encore *Une Pucelle pour un gorille*, de Arrabal, au théâtre de verdure du parc d'Osseghem (Féeries théâtrales), notamment. Et puis bien sûr le Zone Urbaine Théâtre où elle a beaucoup joué et mis en scène.

Par ailleurs, elle a peu à peu développé son langage de metteuse en scène au travers de *Cyrano* (Karreveld), *Bal-Trap* (Soupape et Martyrs), *La Princesse Maleine* (Zut), *Révolution* (Balsamine), *Littoral* (Zut) et plus récemment *L'Ombre* (Public) ou *La Défonce* (Atelier210). L'éclectisme apparent de ses projets constitue en réalité l'axe d'une même recherche. Ainsi, se dessine une notion d'équipe qui se constitue de projet en projet et qui fonde peu à peu une forme de collectif de création, basé sur l'échange et la mise en commun d'un matériau réflexif.

*Entre chiens et loups*, c'est la confrontation de l'appivoisé et du sauvage, du dressage socialisant, de l'éduqué et du pulsionnel. C'est cette lisière entre deux mondes, entre deux états (jour et nuit) qu'ils proposent de visiter : un théâtre de frontière où s'interpénètrent les genres littéraires et artistiques.

## **Scénographie : Renata Gorka**

Un non-lieu neutre qui ne cache rien a priori, mais n'avoue ni ne témoigne de rien, telle est ma proposition d'espace. Celui-ci est envisagé selon une esthétique glaciale, presque chirurgicale et purement géométrique, rempli de lignes droites, habillé de « non-couleurs » : blanc et gris métallisé. Quelques humains en vêtements ordinaires d'aujourd'hui erreront sans pouvoir habiter cet espace froid. Le tulle, très ténu, sera tendu sur quatre poteaux identiques et symétriquement disposés. La scène, légèrement en pente, conduira inévitablement le regard du spectateur vers le fond : un immense meuble métallique, une armoire dont le contenu des tiroirs reste incertain : le Commandant en sortira les livres qu'il cite, mais renverra inévitablement à une image de morgue...

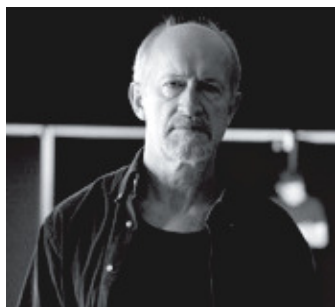
## Distribution

### Michelangelo Marchese

Italien, né à Namur le 3 janvier 1972, Michelangelo Marchese a effectué un an d'études supérieures en arts graphiques, puis quatre ans en Art Dramatique à l'Institut des Arts de Diffusion (IAD). Son parcours de comédien compte plusieurs participations à des courts et longs métrages. Au théâtre, il accompagne depuis ses débuts l'aventure du « Théâtre en Liberté » autour de Daniel Scahaise où il joue entre autres Tchekhov (Oncle Vania), Shakespeare (Jules César), Alexandre Dumas (Les Trois Mousquetaires). Il réalise en outre de nombreuses chorégraphies de combat. Il travaille aussi au Public, à l'Altane Théâtre, au Théâtre de l'Eveil avec Carlo Boso, Pierre Laroche, Bruno Bulté, Michel Kacenenbogen, Thierry Debroux. Il reçoit en 2004 le Prix Jacques Huisman.



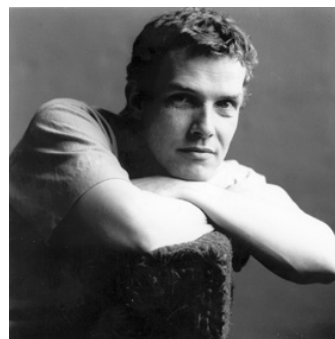
### Luc Van Grunderbeeck



Luc Van Grunderbeeck est sorti de l'IAD en 1976 et on ne compte plus le nombre de rôles à son actif. On l'a vu dans de nombreuses mises en scènes de Dominique Serron (Romeo et Juliette, Turandot, Le jeu de l'amour et du hasard, Lolita, Iphigénie). Il a également travaillé avec de grands noms tels que Philippe Sireuil, Patrice Mincke, Christophe Sermet, Jules-Henri Marchant, Roumen Tchakarov, Michel Dezoteux, ou encore Marcel Delval. En 1990, il a obtenu le Prix du Théâtre (alors encore appelé l'Eve du Théâtre) pour *La Chambre et le Temps* de Botho Strauss, une mise en scène de J-H. Marchant au Rideau de Bruxelles. On l'a vu à l'Atelier 210 à l'automne dans la mise en scène de Georges Lini de *Britannicus*.

## Jean-Marc Delhausse

Après une licence en Philologie Romane, Jean-Marc Delhausse s'oriente vers le théâtre. Il participa à Quasimodo et à La Belle au Bois dormant, à Villers-la-Ville; Le Purgatoire, mis en scène par Pierre Laroche au TNB; Batailles, de Ribes et Topor, au Poche; Erasme et les abeilles, au Théâtre Poème... Et dans le lieu insolite de la Gare de Jonfosse, à Liège, l'étrange Les Pas Perdus, de la Compagnie Grand-Guignol. Il plongea dans les comédies débridées Les Veinards et Belgium One Point.



Il a chanté dans Emilie Jolie, au Cirque Royal; il a été le diable de l'Histoire du Soldat, et le narrateur de Pierre et le Loup. Il fut Britannicus à la Comédie Volter, Oreste dans Andromaque; Jacques Le Fataliste à la Valette; Scapin au Karreveld et Wang dans La Bonne Ame du Sé-Tchouan. Récemment il était le bretteur fanfaron dans Dommage que ce soit une putain dans la mise en scène de Ph. Van Kessel. Il fut le triste héros de J'aurai ta peau, spectacle jeune public présenté à Bruxelles et en tournée belge et étrangère. 2004 vit la création (au Théâtre Océan Nord) de Cloak de Laurence Kahn, mis en scène par Luc Fonteyn, qui passa par Spa avant d'être repris en avril 2006 au Théâtre Le Public. Entretiens, il fut l'Auteur dans La nuit de Mme Lucienne, de Copi, mis en scène par Claude Enuset, à la Samaritaine.

## Presse

La Libre Belgique 10/02/2011

## Découvertes Culture

■ Scènes | Rencontre | Critique

# Turbulence créatrice

► De Juan Mayorga, on se rappelle l'intense "Hamelin". L'auteur était à Bruxelles pour la création de "Himmelweg".

► Entretien.

Né à Madrid en 1965, Juan Mayorga est mathématicien et philosophe, ce qui l'a nourri comme dramaturge: "Le langage théâtral doit être sans graisse, dépouillé", à l'instar des "formidables résumés et synthèses" que proposent les modèles mathématiques. Il existe par ailleurs, souligne-t-il, "une tension entre la philosophie, lieu de l'abstraction, et le théâtre, lieu du concret, du corps dans l'espace".

Le théâtre, ajoute-t-il, est essentiellement dialectique. "On peut y montrer des contradictions, des problèmes non résolus.

Les situations pour lesquelles nous n'avons pas encore les mots, les formules, le théâtre nous permet de les exposer. Pour autant, je ne veux pas faire un théâtre de thèse, mais montrer des paradoxes, ce que nous pouvons faire avec le passé, etc."

"Himmelweg" (lire ci-dessous) a, justement, des bases historiques. Lors d'une conférence, un jour, Juan Mayorga entend parler de ce délégué de la Croix Rouge qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, est invité à visiter le "ghetto modèle" de Terezin. "Aussitôt j'ai été obsédé, bouleversé par cet homme qui ressemble à tant de gens qu'on connaît, plein de compassion, de bonne volonté, mais finalement aveuglé." Si l'origine de la pièce, donc, est historique, l'imaginaire a pris le relais.

Abordant la Shoah, la mémoire, la responsabilité, "Himmelweg" est aussi, pour son auteur, "une pièce contemporaine, qui a trois axes: l'invisibilité de l'horreur (ce qui aveugle le délégué n'est pas tant la mise en scène que sa propre faiblesse); la manipulation des victimes, utili-



Le délégué (Jean-Marc Delhausse) et les images du "village" sur lequel il fit rapport.

sées par les bourreaux pour maquiller le crime; la relation entre le théâtre et la vie, la personne et le personnage. Nous avons tous besoin de théâtre – en ayant plus ou moins conscience –, mais celui-ci peut asphyxier en même temps qu'il éclaire."

"Hamelin" (monté il y deux ans au Rideau par Christophe Sermet) et "Himmelweg" (à l'affiche à l'Atelier 210, sous la direction de Jasmina Douieb) s'articulent selon une pluralité de points de vue. "Et proposent une réflexion sur la forme du théâtre", précise Juan Mayorga. Il ne s'agit pas seulement d'une métathéâtralité mais, dans les deux pièces, d'un conflit entre différentes versions. Il est important que le spectateur, à un moment, croie savoir – il veut dominer le matériel –, mais aussi se demande ce qu'il est en train de voir. Je crois que cette turbulence est créatrice."

Reste ouverte, au milieu de tout cela, la question de la fiction face aux faits.

"Des voix disent qu'on ne peut pas faire de fiction, de théâtre, de poésie avec la Shoah en particulier et les victimes en général. J'entends ces critiques, je réfléchis sur chaque ligne, chaque geste. Cependant nous avons la responsabilité de la mémoire. Cet effort est nécessaire, en même temps que la réflexion sur comment le faire. Je n'ai pas le droit de parler pour les victimes. Mais nous, artistes de théâtre, avons la possibilité de faire entendre leur silence."

Juan Mayorga a assisté à la création de "Himmelweg" dans plusieurs pays – pas tous. "Le texte", sourit-il, "est plus savant que l'auteur. C'est une expérience formidable de voir l'âme de la pièce, de comprendre des choses qu'on n'avait pas prévues. On peut construire un personnage négatif, et le comédien lui trouver une dignité. Ou au contraire écrire un personnage très solide, dont l'acteur révélera la fragilité..."

Marie Baudet

## "Himmelweg", vertiges de mise en scène

Jasmina Douieb signe un spectacle sobre et poignant à l'Atelier 210.

"Comment c'était avant mon arrivée? Comment ce sera après mon départ?" Il doute, l'homme envoyé là pour être "les yeux du monde". Et qui voit ce qu'on lui donne à voir. Une construction, une mise en scène. Il doute mais pas au point de fouiller au-delà des apparences. Il voit, il rencontre, il photographie comme on l'y invite le couple sur un banc, les gamins et leur toupie, la petite fille et sa poupee au bord de l'eau, l'horloge de la gare. Il rédige son rapport à la Croix-Rouge. Et chaque nuit sa mémoire le réécrit. Conditions sanitaires correctes, nourriture simple mais suffisante...

Jean-Marc Delhausse prête sa voix grave au délégué de la Croix-Rouge, lui donne une prestance un peu compassée, suspend momentanément son récit dans une crispation rêvée le ponctue de volutes de son cigare.

Des images bientôt viendront illustrer ses dires, les amoureux, les enfants, la rivière vent dans les arbres. Des mots, des gestes visages.

Celui qui l'a reçu puis escorté dans sa visée le commandant, prend corps ensuite. Affirmé et résolu, d'une nervosité canalisée que se trahissent ses mains, agitées. Ses traits sont ceux de Michelangelo Marchese, haute silhouette impeccablement bottée. De son vocabulaire choisi, de ses gestes précis, il accompagne son hôte. C'est lui qui lui présentera Gottfried, le maire de ce "village", qui, a noté le

délégué, parle un peu comme un automate. Luc Van Grunderbeek interprète avec retenue l'humble Juif choisi par l'Allemand pour faire le lien, pour mettre en scène ses pairs, dans ce qui était un camp de transit mais devra passer pour un "ghetto modèle". Déployant les points de vue, additionnant peu à peu les détails, la pièce de Juan Mayorga n'assène aucune leçon mais questionne sans relâche le regard, celui des personnages et celui du public, plaçant celui-ci dans un inconfort

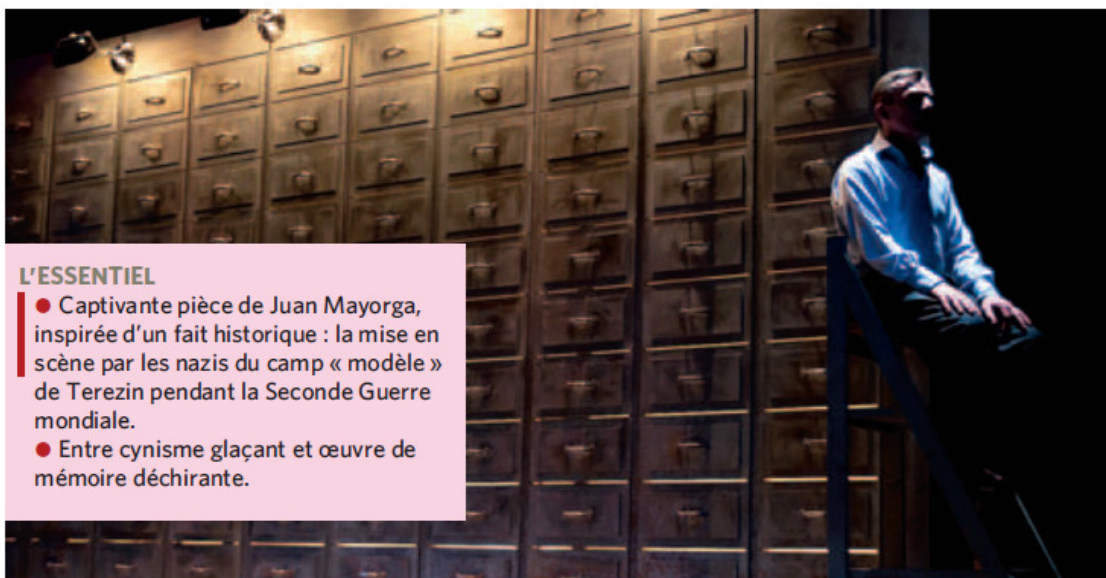
Avec cette création de la C<sup>ie</sup> Entre Chiens et Loups, coproduite par l'Atelier 210 en partenariat avec le Rideau de Bruxelles, Jasmina Douieb (entourée d'une belle équipe dont Renata Gorka à la scénographie, Sébastien Fernandez à la création vidéo, Ana Rodriguez à la dramaturgie) atteint le difficile et nécessaire équilibre entre l'évocation et la représentation. Insère le propos avec justesse entre l'humain et l'innommable. Provoque ce que, précisément, Mayorga appelle la turbulence créatrice.

→ Bruxelles, Atelier 210, jusqu'au 26 février, à 20h30. Durée: 1h40. De 8 à 16 €. Infos & rés.: 02.732.25.98, www.atelier210.be

Le Soir – 12/02/2011

Théâtre / « Himmelweg » au 210

# La farce sinistre de Terezin



## L'ESSENTIEL

- Captivante pièce de Juan Mayorga, inspirée d'un fait historique : la mise en scène par les nazis du camp « modèle » de Terezin pendant la Seconde Guerre mondiale.
- Entre cynisme glaçant et œuvre de mémoire déchirante.

LA MISE EN SCÈNE de Jasmina Douieb décortique habilement le texte de Mayorga, accentuant l'ambiance mystérieuse. © D.R.

## CRITIQUE

**N**y allons pas par quatre chemins : *Himmelweg* intrigue, fascine, dérange et, longtemps après, vous agrippe les méninges comme une sangsue. Son point de dé-

prise de mystification mise en point par les nazis. Plus précisément encore, l'auteur espagnol Juan Mayorga s'est inspiré de Maurice Rossel, Suisse envoyé à Berlin pendant la Seconde Guerre mondiale comme délégué de la Croix-Rouge pour inspecter les camps de prisonniers de guerre. Il visita Auschwitz mais aussi le « ghetto modèle » de Terezin en juin 1944 et fit un rapport approuvé. Comment les nazis ont-ils pu faire croire qu'un camp de concentration de Tchécoslovaquie était une cité heureuse ? Comment ce délégué de la

Croix-Rouge ne s'est-il pas suicidé en découvrant la supercherie dont il avait été l'involontaire complice ? Ce sont ces questions qui ont nourri Juan Mayorga.

*Himmelweg* (« chemin du ciel » en allemand, du nom que l'on donnait aux rampes menant des trains aux fours crématoires) met en scène trois personnages. Le délégué de la Croix-Rouge (Jean-Marc Delhauss), qui retourne dans sa tête la visite de la ville ghetto déguisée en colonie de repeuplement juif, sa place paisible, ses enfants jouant à la toupie, son maire au sourire impassible qui parle de l'histoire d'une horloge centenaire. Il attendait un appel au secours mais ne repartit qu'avec une vague impression de raideur dans les gestes de ces gens.

Avec l'arrivée du commandant (formidable et glaçant Michelangelo Marchese), c'est l'incroyable

mensonge, mis en scène telle une pièce de théâtre pour tirer les soupçons sur les exterminatrices des nazis dévoile. Dans son bureau mandant se prend pour maturation, citant Aristote, noza, et convoque Gottfried Van Grunderbeeck), tant juif du camp, pour ser avec lui sa farce maudite assiste alors aux coulisses des répétitions du camp idyllique, destiné à être joué par les pensionnaires eux-mêmes.

## Une vision déchirante

On oscille entre le comique ridicule des prétentions théâtrales chez le nazi et les dilemmes insoutenables du Juif, obligé, pour sauver une partie de sa communauté, d'entrer dans ce jeu pervers. Son application résignée, alors qu'au dehors sifflent les trains de la mort, est déchirante.

« Si on joue bien, on reverra

La mise en scène de Jasmina Douieb décortique habilement le texte de Mayorga, accentuant la mise en abyme par le biais de vidéos, à l'ambiance mystérieuse, laissant deviner les scènes du sinistre scénario.

Attention : *Himmelweg* est une pièce qui se mérite, avec un début déroutant, un rythme incertain, énigmatique, une pièce dont on saisit le sens par couches successives. On s'y enfonce marche après marche. On traverse vitre après vitre ce théâtre dans le théâtre, avec au bout, un constat terrifiant sur notre tendance à l'aveuglement collectif. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 26 février à l'Atelier 210, Bruxelles. [www.atelier210.be](http://www.atelier210.be).

Le Vif 18/02/2011

## CULTURE

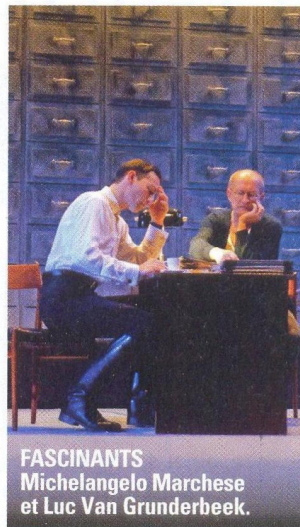
THÉÂTRE

# Le vertige de l'aveuglement

Révéle au Rideau de Bruxelles avec *Hamelin*, Juan Mayorga revient à l'Atelier 210, avec *Himmelweg*: une mise en scène de Yasmina Douieb. Un spectacle troublant sur notre faculté d'aveuglement face à l'horreur.

**H***immelweg*, le chemin du ciel. Ainsi nommait-on, dans les camps d'Auschwitz et de Terezin, cette rampe reliant le quai de la gare à la porte de l'infirmerie, la porte de l'enfer. A Terezin, les Allemands avaient façonné et théâtralisé un ghetto modèle avec des gosses, des amoureux, des badauds... pour duper les inspecteurs de la Croix-Rouge. Et c'est avec l'un d'eux, assis en bord de scène, que débute la pièce. Il est allé là-bas, il a douté, il a photographié, mais il n'a rien vu et de-

puis, chaque nuit, il réécrit son rapport. *Himmelweg* s'articule sur trois thèmes, l'invisibilité de l'horreur, la manipulation des victimes et la difficile relation entre le théâtre et la vie », explique Juan Mayorga, 46 ans, et à la tête d'une quarantaine de pièces jouées sur tous les continents. Pour creuser ces axes, son écriture diffracte les points de vue: monologues du délégué, du commandant du camp et du « maire » juif du ghetto, chargé d'écrire le scénario, de choisir et de faire répéter les acteurs qui donne-



FASCINANTS  
Michelangelo Marchese  
et Luc Van Grunderbeek.

ront « la représentation » de leur vie à l'observateur de la Croix-Rouge. Ces comédiens « forcés » apparaîtront sur écran, en plusieurs séquences répétées en subtiles modulations, tel peut-être le cauchemar récurrent du délégué. Une formidable idée de Yasmina Douieb, en référence aux films de propagande des nazis, et qui jongle ainsi avec les strates du réel et de la fiction, en triple perspective, celle de la scénarisation du ghetto, de sa perception par les personnages de Mayorga... et par le public. ● MICHÈLE FRICHE

A l'Atelier 210, en partenariat avec Le Rideau de Bruxelles, jusqu'au 26 février. 02 732 25 98. [www.atelier210.be](http://www.atelier210.be)

## RTBF Culture – Christian Jade 11/02/2011

### « Himmelweg ».Théâtre et manipulation.

De Juan Mayorga, on ne connaissait guère que le très beau *Hamelin*, avec en toile de fond le thème de la pédophilie. *Himmelweg*, applique ce savant mélange d'émotion et de raisonnement, à la propagande nazie de camouflage du génocide juif.



"Himmelweg". J. Mayorga. m.e.s Jasmina Douieb .D.R

#### Critique : \*\*\*\*

Un homme nous accueille, assis en bord de scène : il nous plonge doucement dans un passé qui le tourmente et qu'il dira d'une belle voix grave, ponctuée de silences : introduction « mezzo voce » de l'excellent Jean-Marc Delhausse. Ce petit homme banal, a visité, au service de la Croix-Rouge, un camp de concentration, qui ressemble étrangement à celui de Terezine, vitrine de la propagande allemande, où les visiteurs pouvaient voir des juifs « heureux », bien traités et pouvant mener un vie normale. Les enfants jouaient à la toupie ou à la poupée, des amoureux se disputaient et un vieux juif charmant mais curieusement boiteux était le bourgmestre de ce village heureux. Son guide : le chef du camp, un commandant cultivé, citant Shakespeare, Calderon, Spinoza et Aristote et minimisant la « guerre civile européenne » qui devait enfanter une paix définitive. Petit détail, que se reproche l'ancien inspecteur : il n'a pas osé pousser la porte de « l'infirmerie », baptisée Himmelweg, « chemin du Ciel ». Or derrière cette porte, il n'aurait pas trouvé des malades mais un four crématoire vide, alimenté chaque matin à 6h par un train transportant sa masse de condamnés. Trop tard mais le regret le taraude.

Ce récit tout sobre sera repris, comme une partition musicale, avec thème et variations, sous diverses formes.

D'abord dans une vidéo, simple, efficace, aux couleurs pastel de Sébastien Fernandez, nous plongera, en flash back, dans le village idyllique : on voit et vit sur l'écran, la fraîcheur délicieuse des enfants et des amoureux et l'ombre inquiétante de la gare.



Habile cette vidéo, qui nous rappelle que toute propagande (nazie...mais aussi contemporaine, démocratique ou pas) passe par l'image. Habile aussi puisqu'elle évite une énorme distribution onéreuse là où trois acteurs « live » suffisent à faire passer l'horreur, sans emphase.

La partie centrale nous plonge dans la fabrication du mensonge, dans sa mise en scène : c'est pratiquement un solo éblouissant de Michelangelo Marchese en commandant du camp, terrifiant de mauvaise foi, assis à son petit bureau ou parcourant le plateau. Il nous explique avec passion qu'il lui suffit de 100 acteurs bien dressés pour donner l'illusion d'une vie à ce village. Il nous explique et sa philosophie et ses trucages « presque sincères » ; on assiste à ses colères homériques quand les acteurs on mal joué, mettant en danger la vraisemblance de sa mise en scène pour l'inspecteur. Avec le modeste bourgmestre juif, Luc Van Grunderbeek, chargé de lui fournir ces fameux 100 acteurs, pas un de plus, suffisants pour cacher la disparition de tous les autres ! On le voit pris dans un piège infernal auquel il ne pourra échapper.

Au total un texte théâtral qui pose des problèmes et heureusement ne donne pas les réponses ; On n'est pas dans un théâtre d'engagement à sens unique. On découvre, miroir tendu au spectateur, la faiblesse de chacun face à une comédie sociale et à un pouvoir bien organisé qui rend impuissants les faibles, inutiles les individus de bonne volonté et presque fous les rouages consentants du pouvoir hiérarchique aveugle.

Le miracle c'est un texte limpide, dégraissé de tout pathos et velléité démonstrative, que la mise en scène de Jasmina Douieb porte à sa juste incandescence, résolvant par une vidéo habile et touchante, quantité de problèmes techniques La direction d'acteurs rend à chacun sa musique intime avec une interprétation « soudée » de trois excellents comédiens, dont le fulgurant Michelangelo Marchese qui signe là, avec le directeur du camp, un des rôles de sa vie .

Un des spectacles incontournables de l'année.

**L'Atelier 210** est en train de réussir une « grande » saison (just great !) et le **Rideau de Bruxelles**, qui a lancé Mayorga avec *Hamelin*, a offert son partenariat à la réussite d'une belle entreprise.

**Himmelweg, de Juan Mayorga, m.e.s Jasmina Douieb jusqu'au 26 février**

**Christian Jade (RTBF.be)**

Photos (© G. Tassenoy)

---





## Fiche technique

---

Régie générale : Simon Borceux, simon@atelier210.be, +32 (0) 499/ 353 748

Régie : Christophe Van Hove, cvanhove.regie@me.com, +32 (0) 476/ 710 472

### Scénographie

Dimension du plateau minimum : 8m d'ouverture, 6m de profondeur.

Sol : Tapis de danse gris du format du plateau. La compagnie peut fournir 8m/6m.

Pour l'entrée du public, prévoir la possibilité d'installer une porte poussoir à double battant, amenée par la compagnie (fixation au sol nécessaire). A convenir avec le régisseur du spectacle.

Sur le plateau, pour la première partie, est installé un écran format cinémascope, qui mesure 5m de long sur 2m35 de haut.

Cet écran est ensuite démonté par les comédiens.

Sur le reste du plateau, il y a un bureau et trois chaises.

Au fond du plateau se trouve un meuble à tiroir, dimension : 5,4m d'ouverture, 3,5m de haut, 40 cm de profondeur.

### Lumière :

Le matériel suivant est à fournir par le lieu d'accueil :

Jeu d'orgue numérique à mémoire avec une touche « go », de lier des mémoires et de créer des subs.

L'éclairage de la salle doit être contrôlable depuis le jeu d'orgue. (Inclus sur le plan de feu aux circuits 55/56)

Il y a une poursuite de face. Si la poursuite est éloignée de la régie, prévoir un intercom.

Hauteur minimum sous perche : 5,5m

### Circuits

53\*2Kw

### Projecteurs :

31 Pc 1 Kw, avec volets

5 Découpes courtes type Julliat 613 sx, 1 avec iris, 4 avec couteaux

10 Par 64, lampe cp61

1 Poursuite dimmable 1 Kw, ou 2 Kw si trop éloigné de la scène (pas de hmi)

2 Mandarines 800w, avec volets

4 Quartz 1 Kw, avec volets (optionel)

4 Par 36 (f1)

4 Horizïode 1 Kw

6 Quartz 500w, fournis par la compagnie

6 Lampes de bureau 60w, fournies par la compagnie

1 Lampe dichroïde 50w, fournie par la compagnie.

Gélatines (à fournir par le lieu d'acceuil)

Format Pc 1 Kw :

Référence Lee :

202 : 8

201 : 5

203 : 2

200 : 5

Référence Rosco

114 : 21

Format Découpe

Référence Lee

202 : 4

201 : 1

Par 36

Référence Lee

201 : 1

203 : 3

Référence Rosco :

114 : 4

Poursuite

Référence Lee

201 : 1

Référence Rosco

114 : 1

Horizïode

Référence Lee

201 : 4

Format Par 64

Référence Lee

711 :8

Format Mandarine

Référence Lee

200 Haute température : 2

### Implantation

L'implantation doit se faire avant le montage scéno, il est possible de faire une pré-implantation si une visite technique a été effectuée.

### **Son :**

Le matériel suivant est à fournir par le lieu d'accueil.

Système de diffusion adapté à la salle. Les enceintes se posent au fond de scène au niveau du meuble, à cour et à jardin.

Console son 6 entrées, sorties stéréo.

2 lecteurs cd avec autopause.

1 câble minijack stéréo vers cinch stéréo.

### **Vidéo :**

Le matériel suivant est à fournir par le lieu d'accueil.

1 vidéo projecteurs de 5000 lumens, avec une focale permettant de couvrir l'écran sur scène, projection de face.

2 shutters vidéo contrôlable depuis la régie.

Câblage vga suffisamment long pour aller de la régie aux deux vidéoprojecteurs.

La compagnie fournit un vidéoprojecteur 6000 lumens avec une focale grand angle pour projeter sur le meuble en fond de scène. Il se trouve dans le grill à 5 m du meuble vers la face. Prévoir de descendre une perche à la bonne hauteur pour l'accrocher.

La compagnie fournit un macbook pour la projection et le son, ainsi qu'un splitter vga.

**Planning de montage :**

Le décor arrive dans un 20m3, prévoir un emplacement de parking à proximité de la zone de déchargement.

Scéno : ½ service avec 2 personnes en plus du régisseur de la compagnie.

Lumière : 2 services avec 2 personnes en plus du régisseur de la compagnie.

Vidéo : ½ service avec 2 personnes en plus du régisseur de la compagnie.

Son : préimplantation si possible.

Horaire	J-1	Jour du spectacle
9h-13h	Déchargement décor, implantation lumière. Régisseur compagnie + 2 personnes.	Pointage, réglages vidéo. Régisseur compagnie + 2 personnes.
14h-18h	Montage scéno, pointage. Régisseur compagnie + 2 personnes.	Raccord plateau. Régisseur compagnie + 2 personnes (dont un à la poursuite !)
19h-23h		Spectacle. Régisseur compagnie + poursuiveur.

**Démontage :**

Prévoir 2 heures avec 3 personnes en plus du régisseur de la compagnie. Le démontage s'effectue à la fin de la dernière représentation.

**Loges :**

Suffisamment spacieuse pour accueillir 3 comédiens, merci de prévoir eau, thé, café, fruits,...

# «HIMMELWEG»

de Juan Mayorga.

Mise en scène de Jasmina Douieb

Eclairage : Benoît Lavalard +32.495.56.11.67 benoitlavalard@gmail.com

Régie : Christophe Van Hove +32.476.71.04.72 cvanhove.regie@me.com

